

Prédication de Verena Naegeli, le 7 juillet 2019, à Winterthour, au culte de départ

*Lectures : 1 Corinthiens 12, 12-17 et 26 et Évangile de Jean 6, 24-27 et 33-35
Titre de la prédication : « Je suis le pain de la vie » (Jean 6, 35)*

Chers frères et sœurs

«Je suis – le pain de la vie», dit Jésus. J'ai toujours aimé ce : « Je suis, *Ich bin!*
« (Le « je » est accentué). Cette façon de se présenter, de s'affirmer de Jésus. Il le dit plusieurs fois dans l'Évangile de Jean: « Je suis le pain de la vie, Je suis la vigne, le chemin, la vérité, la lumière... »

Mais ce ne sont pas les compléments métaphoriques et symboliques qui m'intéressent, d'un premier abord. C'est juste le "je suis" de Jésus. Il a toujours eu un effet libérateur pour moi, car si Jésus se rend ainsi sujet de son existence, s'il dit si clairement: « Je suis! », j'ai le droit de le dire aussi. Face à son "Je suis", ma propre existence et mon identité gagnent en contours, ont de la valeur : « Je suis! – tu es ! »

Les érudits théologiques parmi vous – et vous êtes assez nombreuses/nombreux ce matin – pensent peut-être qu'il faudrait quand-même situer ce « Je suis » de Jésus dans son contexte, qu'il s'agit là d'une formule spécifique, avec laquelle Jésus affirme sa divinité, se met en rapport aussi avec le « Je suis, qui je suis » que prononce Jahwe-Dieu dans le premier Testament.

Mais aujourd'hui je voudrais garder mon approche naïve, immédiate, car c'est bien celle-là qui a eu un impact dans ma vie, aussi ma vie de pasteur. Et si je regarde les histoires des Évangiles, je vois justement des situations où le « Je suis » de Jésus, sa façon d'être présent, permet à celui, à celle en face de se découvrir aussi comme sujet précieux, de se relever, de trouver un nouvel enracinement, une nouvelle identité et orientation.

En même temps, le « Je suis » de Jésus fait tomber ceux qui s'accaparent d'une fausse autorité : « Je suis » dit-il dans le jardin de Gethsémani et tous les soldats et persécuteurs tombent par terre (en Jean 18).

« Je suis » dit Jésus et cela a eu un impact considérable dans ma propre vie.

Un moment-clé était, par exemple, quand j'ai découvert au cours de mes études de théologie que ce « Je suis » n'existait justement pas pour moi en tant que femme, ni dans le langage liturgique, ni dans les réflexions et l'imaginaire théologique – à moins de se contenter d'une Marie toujours serviable et soumise. (J'exagère un peu, mais pas trop !)

Quel effet libérateur, quel élan vital m'a été donné par la découverte que, face à Jésus, j'avais le droit de m'affirmer en tant que femme, de rendre cette identité visible – audible aussi dans le langage. Quelques-unes, qui sont aujourd'hui présentes, ont vécu ces découvertes avec moi.

« Je suis – et toi aussi, tu es, tu existes, dans ton identité. »

Implicitement, le « Je suis » de Jésus m'a aussi donné la liberté et le courage comme jeune femme de suivre mon chemin, de quitter la théologie universitaire pour quelques années, de m'enraciner dans l'agriculture.

Et plus tard d'entamer une psychanalyse, interpellée/intriguée maintenant par la question : « Mais qui suis-je vraiment ? » Car qui dit : « Je suis » et ne le dit pas d'une façon catégorique et idéologique est aussi mis devant la question : « D'où est-ce que je viens ? Et qui pourrais-je devenir ? »

Cela nous ramène à Jésus qui, dans les Évangiles, pose souvent la question : « Qui suis-je ? Qui - dites-vous - qui je suis ? Qui voyez-vous en moi ? Quelle origine ? Quel potentiel ? »

Pour saisir ce que Jésus révèle lui-même sur ces questions, il faut quand-même aussi tenir compte de la deuxième partie de son affirmation : « Je suis – le pain de la vie », comme il dit selon notre texte.

Juste avant que Jésus prononce ces paroles, l'Évangile de Jean raconte la multiplication des pains. Vous connaissez l'histoire : Il n'y avait que peu de pains, et beaucoup de monde, mais en partageant le pain, tout le monde avait de quoi manger et vivre. Si Jésus affirme donc sa présence dans ce : « Je suis – le pain – de la vie », il évoque la dimension du partage. Le pain est pain de la vie, s'il nourrit plusieurs, s'il est partagé, donné à chacun/chacune, s'il met en relation – voici la dimension encore plus profonde : s'il met en relation d'une façon intégrale, avec ma voisine, avec l'étranger, avec les éléments qui nous font vivre, la création, – avec *Dieu*, source de toute Vie.

Le pain de la vie qui se manifeste en Jésus nous place donc chacune et chacun en communauté existentielle. Et ce ne sont pas que de belles paroles pour le dimanche, il s'agit du « pain quotidien », du pain de la vie de tous les jours. Un peu plus loin dans le texte Jésus dit : « Ce pain-là – qui je suis – qui met en relation, en communauté et qui est ma chair, mon identité tangible – ce pain-là, il faut le manger vraiment. Il faut le mâcher, le mastiquer (*kauen*, en allemand). »

Jésus nous avertit (si nous nous concentrons maintenant sur cet aspect du texte – on y trouve bien sûr encore d'autres aspects), ...Jésus nous avertit que vivre cette dimension communautaire n'est pas chose facile. Il faut s'y accrocher. Parfois le pain est dur. On risque de se casser quelques dents. Il faut le mâcher en profondeur. Nous le savons tous de nos propres expériences, quelle que soit la forme de communauté, la forme relationnelle, dans laquelle nous vivons. Et pourtant, c'est ce qui constitue notre identité en Jésus-Christ :

Son « Je suis », qui donne fondement à ma liberté et existence individuelle est inséparablement associé au « Nous sommes », à une même appartenance, une vie partagée.

C'est la théologienne Musa Dube – que j'ai découverte pendant mes voyages dans le contexte africain – qui parle d'une « inter-dépendance libératrice » – « *einem befreienden Aufeinander-Angewiesensein* », qui est à la base de notre existence. Un de ses collègues, aussi africain, John Mbiti, l'a dit de la façon suivante (avec un clin d'œil envers la pensée européenne cartésienne) : « Nous sommes, donc je suis. » Non pas : « Je pense, donc je suis », mais « *Nous sommes, donc je suis* ». Pour exister, pour vraiment pouvoir dire : « Je suis », j'ai besoin de la communauté. J'ai besoin de mes sœurs et frères, de tout ce qui m'entoure. C'est une illusion de croire que je peux exister toute seule.

Autant que j'ai alors pu être attirée sur mon chemin par la liberté individuelle, j'ai aussi été fascinée par cette dimension communautaire. Être et mettre en relation.

Cela a pris ses débuts dans ma famille d'origine, avec une sœur et 5 cinq frères, tous plus âgés – et presque tous là aujourd'hui ! Quelle expérience de communauté ! Et puis il y a eu d'autres expériences et visions de communautés, qui m'ont inspirée et guidée : La communauté de Grandchamp, le groupe Iona, Tsena Malalaka, un réseau de théologiennes africaines et européennes. Et puis évidemment les paroisses, tout particulièrement ma dernière paroisse, l'Eglise française.

C'était, chers paroissiennes et paroissiens, un temps pas seulement facile pour moi, vous pouvez l'imaginer, car il fallait (et il faut) parler le français ! Et me laisser corriger ! – voilà aussi une fonction de la communauté ! Mais il faut dire que vous l'avez toujours fait avec beaucoup de discrétion et gentillesse ! Et sérieusement, c'était évidemment un temps si enrichissant, aussi avec cette belle langue !

C'est bien dans cette paroisse, que j'ai encore une fois pu comprendre et approfondir l'impact du : « Je suis », ce que je suis et deviens, dans mon identité et liberté individuelle et en même temps du : « Nous sommes », tous ensemble, un seul corps, un seul pain qui est à partager, à rompre.

C'est dû, en partie, à notre « multiculturalité ». Car elle nous oblige à voir d'une façon très concrète l'autre dans son altérité, dans sa réalité de vie spécifique, qui peut être très différente selon l'origine ou le physique qu'on a, selon la langue qu'on parle ou qu'on ne parle pas (encore). En même temps notre « multiculturalité » nous laisse découvrir profondément ce que cela veut dire « être une communauté », être un lieu où chacun/chacune est sujet à part entière, une sœur, un frère, quelle que soit son identité. Être un lieu, où nous ne nous divisons pas selon nos origines ethniques ou nos façons d'exprimer la foi, mais où nous sommes un seul corps en Christ.

« Nous avons vraiment fait du chemin ensemble », a encore dit un membre de la Chorale après notre belle retraite à Crêt-Bérard. Je suis très reconnaissante et heureuse d'avoir pu être en route avec vous pendant quelque temps, que vous m'ayez accueillie, comme votre pasteur, avec mon : « Je suis - une suisse-allemande ! »

Je suis reconnaissante aussi qu'aujourd'hui des représentants du plus grand corps d'église soient avec nous, notamment toi, Michel Müller, de l'Eglise cantonale, signalant ainsi ton intérêt pour ce membre – parmi d'autres – qu'est l'Eglise française, un membre important – comme le sont aussi les autres – de notre réalité ecclésiale et qui aura besoin, aussi dans l'avenir, de bons pieds, de mains fortes pour vivre sa mission d'accueil et d'unité dans la diversité.

Je suis reconnaissante et heureuse que vous toutes et tous qui avez joué un rôle dans ma vie – et qui le jouez encore – soyez là aujourd'hui. Tout particulièrement mon mari et compagnon le plus fidèle, Anselm.

Merci pour tout – et merci à Dieu.

Merci que nous pouvons maintenant partager le pain de la Vie tous ensemble. AMEN

Ce texte garde son caractère parlé.